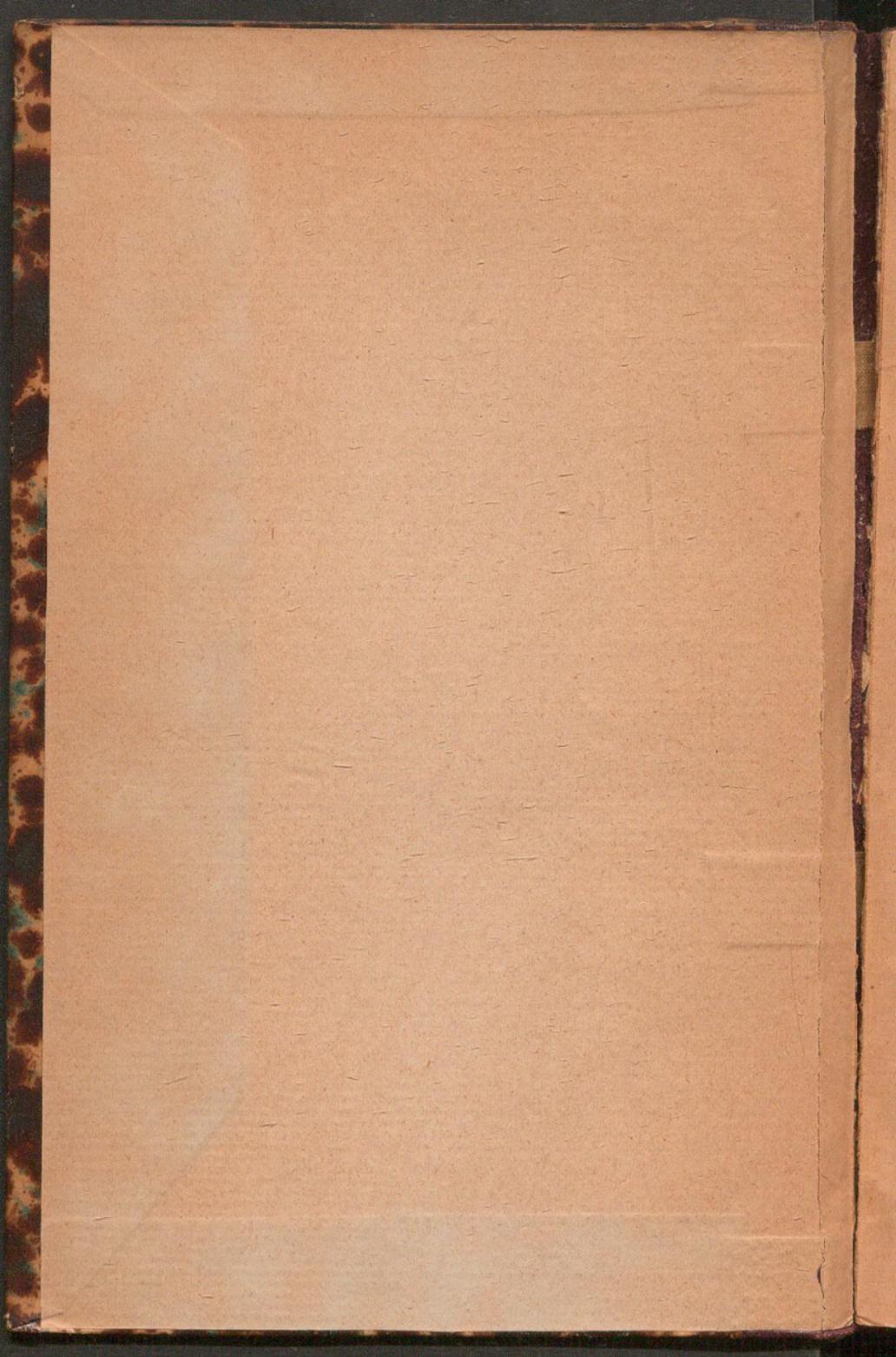
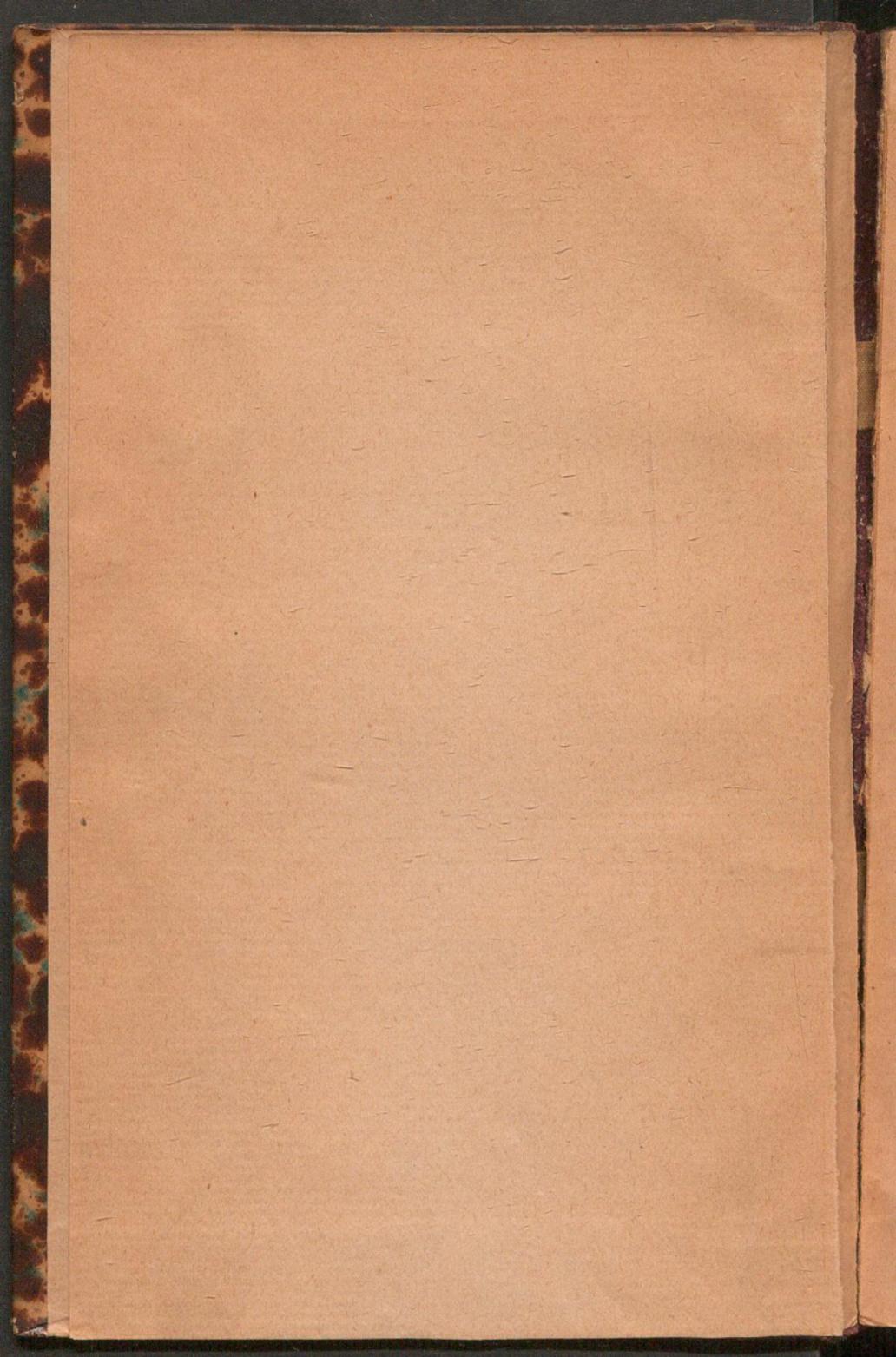


Wiener Stadt-Bibliothek.

T
5351 A





TANCREDE,
TRAGEDIE.

PAR
Mr. De VOLTAIRE.
EN CINQ ACTES.



VIIENNE EN AUTRICHE,
Dans l'Imprimerie de Ghelen, 1761.

ACTEURS.

II. 6122

ARGIRE, }
TANCREDE, }
ORBASSAN, } Chevaliers.
LOREDAN, }
CATANE, }
ALDAMON, soldat.
AMENAIDE.
FANIE, suivante.
Plusieurs Chevaliers assistans au Conseil.
Ecuyers, Soldats, Peuples.

La Scène est à Syracuse, d'abord dans le Palais d'Argire & dans une salle du Conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avait secoué leur joug. Des Gentilshommes Normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille; les Empereurs Grecs possédaient Messine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.



TAN-



TANCREDE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS
RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

Illustres Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos Ty-
rans,

Et former un Etat triomphant & tranquille :
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans.
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste,

Le plus grand de nos biens, le plus cher qui
 nous reste,
 Le droit le plus sacré des mortels généreux,
 La liberté; c'est-là que tendent tous nos vœux.
 Deux puissans ennemis de nôtre République,
 Des droits des Nations, du bonheur des humains,
 Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,
 Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
 Ces despotes altiers partageant l'Univers,
 Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
 Le Grec a sous ses loix les peuples de Messine;
 Le hardi Solamir insolemment domine
 Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
 Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes
 d'Enna:

Et tout de Syracuse annonçait la ruine.
 Mais nos communs Tyrans l'un de l'autre jaloux,
 Armés pour nous détruire, ont combattu pour
 nous;
 Ils ont perdu leur force en disputant leur proie;
 A nôtre liberté le Ciel ouvre une voie;
 Le moment est propice, il en faut profiter.
 La grandeur Muselmanne est à son dernier âge;
 On commence en Europe à la moins redouter:
 Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
 Le grand Léon * dans Rome, armé d'un saint
 courage,

* Léon IV. un des grands Papes que Rome ait jamies eu. Il
 chassa les Arabes, & sauva Rome en 849. Voici comme en parle
 l'Auteur de l'Essai sur l'Histoire générale, & sur les mœurs des Na-
 tions: „ Il était né Romain; le courage des premiers âges de la
 „ République revivait en lui dans un temps de lâcheté & de cor-
 „ ruption, tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome
 „ qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.

Nous ont assez appris comme on peut la dompter.

Je ſçai qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté faible & mal aſſurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions ſur nous nos armes criminelles,

Où l'Etat répandait le ſang de ſes enfans.
Etrouffons dans l'oubli nos indignes querelles ;
Orbaſſan, qu'il ne ſoit qu'un parti parmi nous ;
Celui du bien public, & du ſalut de tous.
Que de nôtre union l'Etat puiſſe renaître ;
Et ſi de nos égaux nous ſumes trop jaloux,
Vivons & périſſons ſans avoir eu de maître.

O R B A S S A N.

Argire, il eſt trop vrai que les diſiſions
Ont régné trop longtems entre nos deux maiſons.

L'Etat en fut troublé ; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbaſſans unis au ſang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.

En citoyen zélé j'accepte vôtre fille ;
Je ſervirai l'Etat, vous, & vôtre famille,
Et du pied des autels où je vai m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger !
Mais ce n'eſt pas aſſez de combattre le Maure ;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux ;
Il fut d'autres Tyrans non moins pernicioeux,
Que peut-être un vil peuple oſe chérir encore !

De quel droit les Français, portant partout
 leurs pas,
 Se font-ils établis dans nos riches climats ?
 De quel droit un Coucy (a) vint-il dans Syracuse,
 Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse ?
 D'abord modeste & simple il voulut nous servir ;
 Bientôt fier & superbe il se fit obéir.
 Sa race accumulant d'immenses héritages,
 Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
 Osa sur ma famille élever sa grandeur.
 Nous l'en avons punie ; & malgré sa faveur
 Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
 Tancrede (b), un rejetton de ce sang dangereux,
 Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
 A servi, nous dit-on, les Césars de Bizance ;
 Il est fier, outragé, sans doute valeureux ;
 Il doit haïr nos loix, il cherche la vengeance.
 Tout Français est à craindre : on voit même en
 nos jours
 Trois simples Eueyers (c), sans biens & sans se-
 cours,
 Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie (d),
 Aux champs (e) Apulliens se faire une patrie,
 Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
 Chasser les possesseurs, & fonder des Etats.
 Grecs,

(a) Un Seigneur de Coucy s'établit en Sicile du temps de Charles le Chauve.

(b) Ce n'est pas Tancrede de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(c) Les premiers Normands qui passèrent dans la Pouille : Drogon, Batic et Repostel.

(d) La Normandie.

(e) Le pays de Naples.

Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous
dévore :

Et nos champs malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble & nous
venger.

J'ai vû plus d'une fois Syracuse trahie ;
Maintenons nôtre loi, que rien ne doit changer ;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie,
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance & la sévérité.
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

L O R E D A N.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un Maure, un chef des Musul-
mans,

Dans la Sicile encor ait tant de partisans ;
Que partout dans cette Isle & guerrière & Chré-
tienne,

Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits,
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant scû s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la
paix,

Et pour nous désunir soigneux de nous séduire ;

Un sexe dangereux dont les faibles esprits
 D'un peuple encor plus faible attire les homma-
 ges,
 Toujours des nouveautés & des héros épris,
 A ce Mauve imposant prodigua ses suffrages,
 Combien de Citoyens aujourd'hui prévenus
 Pour ces arts séduifans (a) quel'Arabe cultive!
 Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
 A nos vrais Chevaliers noblement inconnus.
 Que nôtre art soit de vaincre, & je n'en veux
 point d'autre.

J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
 Et j'approuve surtout cette sévérité
 Vengeresse des loix & de la liberté.
 Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître; (b)
 Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître;
 Mettons un frein terrible à l'infidélité:
 Au salut de l'Etat que toute pitié cède:
 Combattons Solamir & proscrivons Tancrede.
 Tancrede né d'un sang parmi nous détesté
 Est plus à craindre encor pour nôtre liberté.
 Dans le dernier Conseil un decret juste & sage
 Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
 Pour confondre à jamais nos ennemis cachés.
 A ce nom de Tancrede en secret attachés,
 Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
 Sa dot, sa récompense.

C A T A N E.

Qui, nous y souscrivons.

Que

(a) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, & ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(b) Le Comte Julien, ou l'Archevêque Opat.

Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Bizance ;
 Qu'une Cour odieuse honore sa vaillance ;
 Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
 Tancrède en se donnant un maître despotique,
 A renoncé lui même à nos sacrés remparts.
 Plus de retour pour lui ; l'esclave des Césars
 Ne doit rien posséder dans une République.
 Orbassan de nos loix est le plus ferme appui,
 Et l'Etat qu'il soutient ne pouvait moins pour
 lui.

Tel est mon sentiment.

A R G I R E.

Je vois en lui mon gendre ;
 Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin,
 Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
 Vous sçavez qu'à regret on m'y vit condescen-
 dre.

L O R E D A N.

Blâmez-vous le Sénat ?

A R G I R E.

Non ; je hais la rigueur ;
 Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
 Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

O R B A S S A N.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les pren-
 dre ;

Je n'ai point recherché cette faible faveur.

A R G I R E.

N'en parlons plus ; hâtons cet heureux hymé-
 née ;

A 5

Qu'il

Qu'il amène demain la brillante journée,
 Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
 Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
 Votre rival en tout, il osa bien prétendre
 En nous offrant la paix, à devenir mon gendre ;
 Il pensoit m'honorer par cet hymen fatal.
 Allez — dans tous les temps triomphez d'un ri-
 val :

Mes amis — soyons prêts — ma faiblesse & mon
 âge

Ne me permettent plus l'honneur de comman-
 der ;

A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder :
 Vous suivre est pour mes ans un assez beau par-
 tage :

Je serai près de vous, j'aurai cet avantage ;
 Je sentirai mon cœur encor se ranimer ;
 Mes yeux seront témoins de vôtre fier courage ;
 Et vous auront vû vaincre avant de se fermer.

L O R E D A N.

Nous combattons sous vous, Seigneur, nous
 osons croire

Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux ;
 Nous nous promettons tous l'honneur de la vi-
 ctoire ;

Où l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

SCE-

* Il étoit alors très-commun de marier des Chrétiennes à des Musulmans, & Abdalife, le fils de Musa conquérant de l'Espagne, épousa la fille du Roi Rodrigue : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

S C E N E II.

A R G I R E , O R B A S S A N .

A R G I R E .

EH bien , brave Orbassan , suis-je enfin vôtre
père ?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés ?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère ?
Dois-je compter sur vous ?

O R B A S S A N .

Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'Etat Argire , il nous réconcilie .
Cet Hymen nous rapproche , & la raison nous lie .
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été for-
mé ,
Si dans nôtre querelle à jamais assoupie ,
Mon cœur qui vous hait , ne vous eût estimé .
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne ;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant , qu'un autre instant dé-
truit ,
Que suit l'indifférence , & trop souvent la haine ,
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de
Mars ,
Ne sçait point soupirer au milieu des hazards .
Mon hymen a pour but l'honneur de vous com-
plaire ,
Nôtre union naissante à tous deux nécessaire ,
La

La splendeur de l'Etat, vôtre intérêt, le mien ;
 Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
 Il pourra resserrer un si noble lien ;
 Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

A R G I R E.

J'estime en un soldat cette mâle fierté :
 Mais la franchise plaît, & non l'austérité ;
 J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
 Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
 C'est peu d'être un guerrier, la modeste douceur
 Donne un prix aux vertus, & sied à la valeur.
 Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
 Dans nos temps orageux de trouble & de mal-
 heur,

Par sa mère élevée à la cour de Bizance,
 Pourrait s'effaroucher de ce sévère accueil,
 Qui tient de la rudesse, & ressemble à l'orgueil.
 Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

O R B A S S A N.

Vous-même, pardonnez à mon humeur austère ;
 Elevé dans nos camps, je préférerai toujours
 A ce mérite faux des politesses vaines,
 A cet art de flater, à cet esprit des cours,
 La grossière vertu des mœurs Républicaines.
 Mais je sçai respecter la naissance & le rang
 D'un estimable objet formé de vôtre sang.
 Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
 Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

A R G I R E.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous,
 SCE,

S C E N E III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

A R G I R E.

LE bien de cet Etat, lesvoix de Syracuse,
 Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;
 Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse,
 Ce noble Chevalier, qui se rejoint à moi,
 Aujourd'hui par ma bouche a reçu vôtre foi.
 Vous connaissez son nom, son rang, sa renom-
 mée :
 Puissant dans Syracuse il commande l'armée :
 Tous les droits de Tancrede entre ses mains re-
 mis, . . .

A M E N A I D E *à part.*

De Tancrede !

A R G I R E.

. . . A mes yeux sont le moins digne prix
 Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

O R B A S S A N.

Elle m'honore assez, Seigneur, & sa présence
 Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
 Puissai-je en méritant vos bontés & son choix,
 Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

A M E N A I D E.

Mon père, en tous les temps, je sçai que vôtre
 cœur
 Sen-

Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bon
 heur.

Vôtre choix me destine un héros en partage ;
 Et quand ces longs débats qui troublèrent vos
 jours,

Grace à vôtre sagesse ont terminé leur cours,
 Du nœud qui vous rejoint vôtre fille est le gage ;
 D'une telle union je conçois l'avantage.

Orbassan permettra que ce cœur étonné,
 Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours con-
 traire,

Par ce changement même au trouble abandonné,
 Se recueille un moment dans le sein de son père.

O R B A S S A N.

Vous le devez, Madame ; & loin de m'opposer
 A de tels sentimens, dignes de mon estime,
 Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
 Des droits que j'ai sur vous je craindrais d'abu-
 ser.

J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête,
 C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter ;
 La victoire en rend digne : & j'ose me flater
 Que bientôt des lauriers en orneront la fête.



SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE.

A R G I R E.

Vous semblez interdite : & vos yeux pleins
 d'effroi,
 De larmes obscurcis se détournent de moi.
 Vos soupirs étouffés semblent me faire injure ;
 La bouche obéit mal, lorsque le cœur murmure.

A M E N A I D E.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
 Qu'après tant de malheurs, & de si longs débats,
 Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre ;
 Que mes tremblantes mains uniraient l'un &
 l'autre,

Et que vôtre ennemi dût passer dans mes bras.
 Je n'oublierai jamais que la guerre civile
 Dans vos propres foyers vous priva d'un azile ;
 Que ma mère à regret évitant le danger,
 Chercha loin de nos murs un rivage étranger ;
 Que des bras paternels avec elle arrachée,
 A ses tristes destins dans Bizance attachée,
 J'ai partagé longtems les maux qu'elle a soufferts.

Au sortir du berceau j'ai connu les revers :
 J'appris sous une mère abandonnée, errante,
 A supporter l'exil & le sort des proscrits,
 L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
 Et

Et la fausse pitié pire que les mépris,
 Dans un sort avili noblement élevée,
 De ma mère bientôt cruellement privée,
 Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
 Roscau faible & tremblant, n'ayant d'appui que
 moi.

Vôtre destin changea. Syracuse en allarmes
 Vous remit dans vos biens, vous rendit vos hon-
 neurs,

Se reposa sur vous du destin de ses armes,
 Et de ses murs sanglans repoussa les vainqueurs.
 Dans le sein paternel je me vis rappelée ;
 Un malheur inouï m'en avait exilée ;
 Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau
 Vos mains de mon hymen allument le flambeau ;
 Je sçai quel intérêt, quel espoir vous anime ;
 Mais de vos ennemis je me vis la victime,
 Je suis enfin la vôtre : & ce jour dangereux
 Peut-être de nos jours fera le plus affreux.

A R G I R E.

Il fera fortuné : c'est à vous de m'en croire ;
 Je vous aime, ma fille ; & j'aime votre gloire.
 On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
 Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
 Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;
 Je vous donne au héros qui marche contre lui,
 Au plus grand des guerriers armés pour nous
 défendre,

Autrefois mon émule, à présent nôtre appui.

A M E N A I D E.

Qui appui ! vous vantez sa superbe fortune ;
 Mes

Mes vœux plus modérés la voudraient plus
 commune ;
 Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
 N'eût point pour s'aggrandir dépouillé l'inno-
 cent. *

A R G I R E.

Du Conseil, il est vrai, la prudence sévère
 Veut punir dans Tanocrède une race étrangère ;
 Elle abusa longtemps de son autorité,
 Elle a trop d'ennemis.

A M E N A I D E.

Seigneur, ou je m'abuse,
 Ou Tanocrède est encor aimé dans Syracuse.

A R G I R E.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté ;
 Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie ;
 Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
 Moins il doit espérer de revoir sa patrie.
 Il est par un décret chassé de nos remparts.

A M E N A I D E.

Pour jamais ! lui Tanocrède ? *

A R G I R E.

Oui, l'on craint sa présence,
 Et si vous l'avez vû dans les murs de Bizance,
 Vous sçavez qu'il nous hait.

A M E N A I D E.

Je ne le croyais pas. *

B

Ma

* Si on joue cette Tragédie dans les Provinces, l'Actrice re-
 présentant Aménaiide doit sçavoir que ces vers marqués doivent
 être récités avec l'air & le ton d'une froideur contrainte.

Ma mère avait pensé qu'il pouvait être encore
 L'appui de Syracuse, & le vainqueur du Maure.
 Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
 Pour ce fier Orbassan contre vous s'animent,
 Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous oppri-
 mèrent,
 Tancrède aurait pour vous affronté le trépas.
 C'est tout ce que j'ai sçû.

A R G I R E.

C'est trop, Aménaïde,
 Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous
 guide.
 Conformez-vous au temps, conformez-vous
 aux lieux,
 Solamir & Tancrède, & la Cour de Bizance
 Sont tous également en horreur en ces lieux.
 Votre bonheur dépend de votre complaisance.
 J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat.
 Je le servis injuste, & le chéris ingrat.
 Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure ;
 Prenez mes sentimens ; & devant que je meure ,
 Consolez mes vieux ans, dont vous faites l'e-
 spoir.

Je suis prêt à finir une vie orageuse.
 La vôtre doit couler sous les loix du devoir ;
 Et je mourrai content, si vous vivez heureuse.

A M E N A I D E.

Ah Seigneur ! croyez-moi, parlez moins de bon-
 heur.
 Je ne regrette point la cour d'un Empereur.
 Je

Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie;
 Mais pour en disposer attendez quelques jours;
 Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie:
 Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
 Il peut tomber; tout change: & ce héros peut
 être
 S'est trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

A R G I R E.

Comment? que dites-vous?

A M E N A I D E.

Cette témérité

Est peu respectueuse, & vous semble une injure.
 Je sçai que dans les cours mon sexe plus flaté,
 Dans votre République a moins de liberté:
 A Bizance on le sert; ici la loi plus dure
 Veut de l'obéissance, & défend le murmure.
 Les Musulmans altiers, trop longtemps vos vain-
 queurs,
 Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs;
 Mais qui peut altérer vos bontés paternelles?

A R G I R E.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop
 d'elles.

De tout ce que j'entends mon esprit est confus:
 J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
 La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime:
 La parole est donnée, y manquer est un crime.
 Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux:
 Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.

Tous les jours de ma vie ont été des orages,
 Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;
 Et puisse Aménaiide, en formant ces liens,
 Se préparer des jours moins tristes que les miens !



SCENE V.

AMÉNAÏDE seule.

TAncredi, cher amant ! moi j'aurois la fai-
 blese
 De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
 Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
 Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
 Je pourrais...



SCENE VI.

AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie :
 Voi le trait détesté qui m'arrache la vie.
 Orbassan par mon père est nommé mon époux !

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour
 vous.
 J'ai vû vos sentimens, j'en ai connu la force ;
 Le

Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point
d'amorce

Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Vôtre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrede & Solamir touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent ;
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Celui qui de vos vœux devint le digne objet,
Le sera pour jamais ; & puisque dans Bizance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter ;
Vôtre ame est trop constante.

A M E N A I D E.

Ah ! tu n'en peux douter :
On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage ;
C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer d'avantage.
Ecoute ; dans ces murs Tancrede est regretté,
Le peuple le chérit. . .

F A N I E.

Banni dans son enfance,
De son père oublié, les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœur comme vous tiennent contre l'ab-
sence ;
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

A M E N A I D E.

Il est aussi plus juste.

F A N I E.

Mais il est asservi; nos amis sont cachés;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un Sénat Tyrannique est ici tout-puissant.

A M E N A I D E.

Oui, je sçai qu'il peut tout quand Tancredi est
absent.

F A N I E.

S'il pouvait se montrer, j'espérerais encore;
Mais il est loin de vous.

A M E N A I D E.

Juste ciel, je t'implore!

(à Fanie.)

Je me confie à toi; Tancredi n'est pas loin,
Et quand de l'écartier on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paraisse & qu'on tremble à sa
vûe.

Tancredi est dans Messine. . . .

F A N I E.

Est-il vrai? justes cieux!
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux!

A M E N A I D E.

il ne le fera pas, — non, Fanie; & peut être
Mes oppresseurs & moi nous n'aurons plus qu'un
maître.

Vien, — je t'apprendrai tout, — mais il faut
tout oser;

Le joug est trop honteux, ma main doit le briser;
La

La persécution enhardit ma faiblesse ;
 Le trahir est un crime : obéir est bassesse,
 S'il vient, c'est pour moi seule, & je l'ai mérité :
 Et moi timide esclave à son tyran promise,
 Victime malheureuse indignement soumise,
 Je mettrai mon devoir dans l'infidélité !
 Non, l'amour à mon sexe inspire le courage ;
 C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
 Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
 Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'a-
 mour.

Fin du premier Acte.



B 4

ACTE

A C T E II.

S C E N E I.

AMENAÏDE seule..

Où portai-je mes pas? — d'où vient que je
frissonne?

Moi des remords? — qui! moi? — le crime seul
les donne. —

Ma cause est juste. — O cieux! protégez mes
desseins! —

(à Fanie qui entre.)

Allons, rassurons-nous, — suis-je en tout obéie?

F A N I E.

Vôtre esclave est parti, la lettre est dans ses mains.

A M E N A Ï D E.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie; —

Mais je connais son zèle: il m'a toujours servie.

On doit tout quelquefois aux derniers des hu-
mains.

Né d'ayeux Musulmans chez les Syracusains,

Instruit dans les deux loix, & dans le deux lan-
gages,

Du camp des Sarrazins il connaît les passages,

Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins;

C'est lui qui découvrit, par une courte utile,

Que Tancrède en secret a revû la Sicile;

C'est

C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
 Ma lettre par ses soins remise aux mains d'un
 Maure,
 Dans Messine demain doit être avant l'aurore,
 Des Maures & des Grecs les besoins mutuels
 Ont toujours conservé, dans cette longue
 guerre,
 Une correspondance à tous deux nécessaire;
 Tant la nature unit les malheureux mortels!

F A N I E.

Ce pas est dangereux; mais le nom de Tancrede,
 Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
 Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
 Ce beau nom que l'amour grava dans vôtre
 cœur,
 N'est point dans cette lettre à Tancrede adressée.
 Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
 Vous avez sçu, du moins, le taire en écrivant.
 Au camp des Sarrazins vôtre lettre portée,
 Vainement serait lue, ou serait arrêtée.
 Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
 Ne sçeut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
 Et ne fut plus hardi, sans être téméraire.
 Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

A M E N A I D E.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
 Il ramène Tancrede, & tu veux que je tremble?

F A N I E.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassem-
 ble!

La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui ;
 Tout son parti se tait ; qui sera son appui ?

A M E N A I D E.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
 Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
 Il les anime tous quand il vient à paraître.

F A N I E.

Son rival est à craindre.

A M E N A I D E.

Ah ! combats ces terreurs ,
 Et ne m'en donne point. Souvien-toi que ma
 mère

Nous unit l'un & l'autre à ses derniers momens ;
 Que Tancrède est à moi ; qu'aucune loi contraire
 Ne peut rien sur nos vœux, & sur nos sentimens.
 Hélas ! nous regrettions cette Isle si funeste ,
 Dans le sein de la gloire & des murs des Césars.
 Vers ces champs trop aimés ; qu'aujourd'hui je
 déteste,

Nous tournions tristement nos avides regards.
 J'étais loin de penser que le fort qui m'obsède
 Me gradât pour époux l'oppresser de Tancrède,
 Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
 Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
 Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice ;
 Qu'il apprenne de moi sa perte & mon supplice.
 Qu'il hâte son retour & défende ses droits.
 Pour venger un héros je fais ce que je dois.
 Ah ! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
 J'aime, je crains un père, & respecte son âge ;
 Mais

Mais je voudrais armer nos peuples soulevés,
 Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
 D'un brave Chevalier sa conduite est indigne;
 Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
 Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
 Il ordonne ma honte, & mon père la signe!
 Et je dois la subir, & je dois me livrer
 Au maître impérieux qui pense m'honorer!
 Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
 Mais la plus exécration, & la plus impunie,
 Est celle qui commande & la haine & l'amour,
 Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
 Le sort en est jetté.

F A N I E.

Vous aviez paru craindre.

A M E N A I D E.

Je ne crains plus.

F A N I E.

On dit qu'un arrêt redouté
 Contre Tanocrède même est aujourd'hui porté;
 Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

A M E N A I D E.

Je le sçai, mon esprit en fut épouvanté;
 Mais l'amour est bien faible alors qu'il est timide.
 J'adore, tu le sçais, un héros intrépide;
 Comme lui je dois l'être.

F A N I E.

Une loi de rigueur
 Contre vous, après tout, serait-elle écoutée?
 Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AME-

A M E N A I D E.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur ;
 Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres !
 Ce n'était point ainsi que ses braves ancêtres,
 Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
 Subjuguèrent l'Italie, & conquéraient des cœurs,
 On aimait leur franchise, on redoutait leurs
 armes ;

Les soupçons n'entraient point dans leurs esprits
 altiers.

L'honneur avait uni tous ces grands Cheva-
 liers ;

Chez les seuls ennemis ils portaient les allarmes ;
 Et le peuple amoureux de leur autorité,
 Combattait pour leur gloire & pour sa liberté.
 Ils abaissaient les Grecs, ils triomphaient du
 Maure.

Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
 Toujours en défiance, & toujours orageux,
 Qui lui-même se craint, & que le peuple ab-
 horre.

Je ne sçai si mon cœur est trop plein de ses feux.
 Trop de prévention peut-être me possède ;
 Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède ;
 La foule des humains n'existe point pour moi ;
 Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
 Et tous ses ennemis irritent ma colère.

SCENE II.

AMENAIDE, FANIE, sur le devant.
ARGIRE, les Chevaliers au fond.

ARGIRE.

Chevaliers, — je succombe à cet excès d'honneur.

Ah ! j'espérais du moins mourir sans deshonneur,
(à sa fille avec des sanglots mêlés de colère.)

Retirez vous, — sortez.

AMENAIDE.

Qu'entends-je ! vous ? mon père ?

ARGIRE.

Moi, ton père ! — est-ce à toi de prononcer ce nom,

Quand du trahis ton sang, ton pays, ta maison ?

AMENAIDE (faisant un pas appuyée sur Fanie.)

Je suis perdue ! . . .

ARGIRE.

Arrête . . . ah ! trop chère victime ;

Qu'as-tu fait ? . . .

AMENAIDE (pleurant.)

Nos malheurs . . .

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime ?

AME.

A M E N A I D E.

Je n'en ai point commis.

A R G I R E.

Quoi! tu démens ton seing?

A M E N A I D E.

Non. . . .

A R G I R E.

Tu vois que le crime est écrit de ta main,
 Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre,
 Ma fille! — il est donc vrai? — tu n'oses me ré-
 pondre!

Laisse au moins dans le doute un père au déses-
 poir.

J'ai vécu trop longtemps, — qu'as-tu fait? . . .

A M E N A I D E.

Mon devoir.

Avez-vous fait le vôtre?

A R G I R E.

Ah! c'en est trop, cruelle!
 Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
 Laisse-moi, malheureuse! ôte-toi de ces lieux:
 Va, fors, — une autre main sçaura fermer mes
 yeux.

A M E N A I D E (*sort, presque évanouie entre les
 bras de Fanie.*)

Je me meurs!

SCE-

S C E N E III.

A R G I R E, les Chevaliers.

A R G I R E.

MES amis, dans une telle injure, —
Après son aveu même, — après ce crime af-
freux, —
Excusez d'un vieillard les sanglots doulou-
reux. —

Je dois tout à l'Etat, — mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon opprobre & sa mort,
Vous ne le voulez pas, — c'est un barbare effort;
La nature en frémit, & j'en suis incapable.

L O R E D A N.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père respec-
table;
Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vû cette lettre coupable;
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Après de ce camp même on a surpris le traître;
Et l'insolent Arabe a pû le voir punir;
Ses odieux desseins n'ont que trop sçû paraître.
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménage-
mens.
Les

Les loix n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'Etat parle, il suffit.

A R G I R E.

Seigneur, je vous entends ;
Je sçai ce qu'on prépare à cette criminelle ;
Mais elle était ma fille, — & voilà son époux. —
Je cède à ma douleur, — je m'abandonne a
vous. —
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle. (*il sort.*)



S C E N E IV.

LES CHEVALIERS.

C A T A N E.

DEja de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les graces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée,
C'est la Religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger !
La Grèce & la Sicile ont vû des citoyennes
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos loix pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & partout nos tyrans.
Mais que d'un Chevalier la fille respectée,

(à Ouf)

(à Orbassan.)

Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
 Exécute un complot si lâche & si cruel!
 De ce crime nouveau Syracuse infectée,
 Veut de nôtre justice un exemple éternel.

L O R E D A N.

Je l'avoue en tremblant : sa mort est légitime,
 Plus sa race est illustre, & plus grand est le cri-
 me.

On sçait de Solamir l'espoir ambitieux ;
 On connaît ses desseins, son amour téméraire,
 Ce malheureux talent de tromper & de plaire,
 D'imposer aux esprits, & d'éblouir les yeux.
 C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
Régnez dans nos Etats ! Ces mots trop odieux
 Nous révèlent assez un complot manifeste.
 Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste ;
 Il nous ferait rougir. Quel est le Chevalier
 Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
 Pour ce coupable objet signaler son courage,
 Et hazarder sa gloire à la justifier ?

C A T A N E.

Orbassan, comme vous nous sentons vôtre in-
 jure,
 Nous allons l'effacer au milieu des combats.
 Le crime rompt l'hymen. Oubliez le parjure.
 Son supplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

O R B A S S A N.

Il me consterne, au moins : coupable ou fidele,

C

Ma

Ma main lui fut promis : — on approche, — c'est
 elle,
 Qu'au séjour des forçats couduisent des sol-
 dats. —
 Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense ;
 Laissez-moi lui parler.



S C E N E V.

Les Chevaliers *sur le devant*, AMENAÏDE
au fond entourée de Gardes.

A M E N A I D E *dans le fond.*

O Céléste puissance !
 Ne m'abandonnez point dans ces momens af-
 freux.
 Grand Dieu ! vous connaissez l'objet de tous
 mes vœux,
 Vous connaissez mon cœur ; est-il donc si cou-
 pable !

C A T A N E.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

O R B A S S A N.

Oui, je le veux. —

C A T A N E.

Sortons, parlez-lui, mais songez
 Que les loix, les autels, l'honneur sont outragés ;
 Syracuse à regret exige une victime.

O R B.

Les Loix des Chevaliers ordonnent ces combats ;

Le jugement de Dieu * dépend de nôtre bras ;
C'est le glaive qui juge, & qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

A M E N A I D E.

Vous ?

O B R A S S A N.

Moi seul : & j'ose me flater

Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur
autorise)

Un cœur qui m'était du, me sçaura mériter.
Je n'examine point si vôtre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eût un moment d'erreur,
Si vôtre aversion fuyait mon hymenée.

Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née ;
La vertu s'affermit par un remord heureux.

Je suis sûr en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre

(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.

Les loix veulent ici des sermens solempnels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels.

A ma franchise altière il faut parler sans feinte :
Pro-

* On sçait assez qu'on appelait ces combats le jugement de Dieu.

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras est
armé ;
Je peux mourir pour vous ; — mais je dois être
aimé.

A M E N A I D E.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
C'est effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrirait sous
mes pas.

Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaissance,
Et tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.

Connaissez-moi ; sçachez que mon cœur vous
offense ;

Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays ;
Je ne vous trahis point ; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle ;
Sachez qu'elle est ingrate, & non pas infidèle.
Je ne peux vous aimer ; je ne peux à ce prix
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sçai de vôtre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du fastueux effort,
De voir sans m'allarmer les apprêts de ma
mort ; —

Je regrette la vie, — elle dut m'être chère ;
Je pleure mon destin, je gémiss sur mon père.
Mais, malgré ma faiblesse, & malgré mon effroi
Je ne peux vous tromper ; n'attendez rien de moi

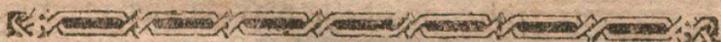
Je vous parais coupable après un tel outrage ;
 Mais ce cœur , croyez-moi , le ferait davantage ,
 Si jusqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
 Je ne veux (pardonnez à ce triste langage)
 De vous , pour mon époux , ni pour mon Che-
 valier.

J'ai prononcé ; jugez , & vengez vôtre offense.

ORBASSAN.

Je me borne , Madame , à venger mon pays ,
 A dédaigner l'audace , à braver le mépris ,
 A l'oublier. Mon bras prenait vôtre défense.
 Mais quitte envers ma gloire aussi bien qu'en-
 vers vous ,

Je ne suis plus qu'un Juge à son devoir fidèle ,
 Soumis à la loi seule , insensible comme elle ,
 Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.



SCENE VII.

AMENAÏDE, — Soldats dans l'enfon-
 cement.

J'ai donc dicté l'arrêt, — & je me sacrifie! —
 O toi seul des humains qui méritas ma foi ,
 Toi pour qui je mourrai , pour qui j'aimais la vie ,
 Je suis donc condamnée! — Oui , je le suis pour
 toi ;
 Allons , je l'ai voulu ; — mais tant d'ignominie ;
 Mais un père accablé dont les jours vont finir !
 Des

Des liens, des bourreaux, — ces apprêts d'infamie!
 O mort, affreuse mort! puis-je vous soutenir!
 Tourmens, trépas honteux, — tout mon coura-
 ge cède,

— Non, il n'est point de honte en mourant pour
 Tancrède.

On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
 Quoi! je parois trahir mon père & ma patrie?
 Je les servais tous deux, & tous deux m'ont flé-
 trie;

Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'hor-
 reur,

Que mon seul témoignage, & la voix de mon
 cœur!

(à Fanie qui entre.)

Quels momens pour Tancrède! O! ma chère
 Fanie,

(Fanie lui baise la main en pleurant, & Aménaiïde
 l'embrasse.)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

F A N I E.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

A M E N A I D E.

Ah! — je vois s'avancer ces monstres odieux...
 (Les Gardes qui étaient dans le fond s'avancent
 pour l'immoler.)

Porte un jour au héros à qui j'étais unie,
 Mes derniers sentimens, & mes derniers adieux,
 Fanie; — il apprendra si je mourus fidèle;
 Je coûterai du moins des larmes à ses yeux:
 Il pourra me venger: — ma mort est moins cruel-

le.
 Fin du second Acte.

A C T E III.
SCENE I.

Le Théâtre represente la place publique ou sont plusieurs Colonnes, aux quelles sont attachés les chiffres & les boucliers des Chevaliers; sur les devant il y a une colonne sans Boucliers.

TANCREDE suivi de deux Ecuyers qui portent sa lance, son écu &c. ALDAMON.

TANCREDE.

A Tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère!

Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrede est heureux! que ce jour m'est prospère!

Tout mon sort est changé. Cher ami je te dois
Plus que je n'ose dire — & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCREDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

AL-

A L D A M O N.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combatu ;
 Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres ;
 J'admirai d'assez près votre haute vertu ;
 C'est-la mon seul mérite : élevé par mes maîtres ;
 Né dans vôtre maison je vous suis asservi.
 Je dois...

T A N C R E D E.

Vous ne devez être que mon ami.

— Voilà donc ces remparts que je voulais défendre ;
 Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
 Ces murs qui m'ont vû naître, & dont je suis banni !
 — Appren-moi dans quels lieux respire Aménai-
 de.

A L D A M O N.

Dans ce palais antique où son père réside ;
 Cette place y conduit ; plus loin vous contem-
 plés
 Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
 Ces vaillans Chevaliers, ce Sénat intrépide,
 Qui font les loix du peuple & combattent pour
 lui,
 Et qui vaincraient toujours le Musulman perfide,
 S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
 Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
 Dont la pompe guerrière annonce aux nations,
 La splendeur de leurs faits, leurs nobles entre-
 prises.

Vôtre nom seul ici manquait à ces grands noms.

T A N C R E D E.

Que ce nom soit caché, puis qu'on le persécute ;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.

(à ses Ecuvers.)

Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés ;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en
bute ;

Que mes armes sans faîte, emblème des dou-
leurs,

Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murail-
les.

(Les Ecuvers suspendent ses armes aux places vides,
au milieu des autres trophées.)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur ;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance ;
Les mots en sont sacrés ; c'est, l'amour & l'hon-
neur.

Lorsque les Chevaliers descendront dans la
place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être in-
connu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est
venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(à Aldamon.)

Quel est leur chef, ami ?

AL.

A L D A M O N.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez sçu, le respectable Argire.

T A N C R E D E (*d part.*)

Père d'Aménaïde! . . .

A L D A M O N.

On le vit trop longtemps
Succomber au parti dont nous craignons l'em-
pire.

Il reprit à la fin sa juste autorité :
On respecte son rang, son nom, sa probité :
Mais l'âge l'affaiblit ; Orbassan lui succède.

T A N C R E D E.

Orbassan ! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrede !
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux ?
Ah ! parle, est-il bien vrai que cet audacieux,
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle ?

A L D A M O N.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grace à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'ab-
horre ;

On vous y persécute ; ils sont affreux pour moi.

TAN.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi ;
 Cours chez Aménaïde, & parais devant elle :
 Di-lui qu'un inconnu brulant du plus beau zèle,
 Pour l'honneur de son sang, pour son auguste
 nom ,
 Pour les prospérités de sa noble maison ,
 Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
 D'un entretien secret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque
 accès.
 On y voit avec joie, on accueille, on honore,
 Tous ceux qu'à vôtre nom le zèle attache enco-
 re.
 Plût au ciel qu'on eut vû le pur sang des Français
 Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire !
 Quelque soit le dessein, Seigneur, qui vous in-
 spire,
 Puisque vous m'envoyez, je répons du succès.

SCENE II.

TANCREDE, ses Ecuers au fond.

IL sera favorable : & ce ciel qui me guide,
 Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde
 Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
 Au véritable amour, au véritable honneur,
 Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
 Par-

Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
 Aménaïde m'aime, & son cœur me répond
 Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un
 affront.

Loin des camps des Césars, & loin de l'illirie,
 Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
 De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
 Après Aménaïde est si chère à mon cœur!

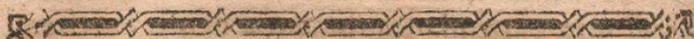
J'arrive ; un autre ici l'obtiendrait de son père!
 Et sa fille à ce point aurait pû me trahir!

Quel est cet Orbassan ? quel est ce téméraire ?
 Quels sont donc les exploits dont il doit s'ap-
 plaudir ?

Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
 A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
 Qui des plus grands héros serait la récompense,
 Qui m'appartient du moins par les droits de l'a-
 mour ?

Avant de me l'ôter il m'ôtera le jour.
 Après mon trépas même elle serait fidèle,
 L'oppressé de mon sang ne peut régner sur
 elle :

Oui, ton cœur m'est connu ; je n'en redoute rien,
 Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
 Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance,



S C E N E III.
TANCREDE, ALDAMON,
TANCREDE.

AH! trop heureux ami, tu fors de sa présence;
Tu vois tous mes transports; allons, condui mes
pas.

A L D A M O N.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

T A N C R E D E.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

A L D A M O N.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

T A N C R E D E.

Comment?...

A L D A M O N.

Portez ailleurs ce courage sublime,
La gloire vous attend aux tentes des Césars.
Elle n'est point pour vous dans ces affreux rem-
parts.

Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

T A N C R E D E.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon
cœur!

Qu'as-tu vû? que t'a dit? que fait Aménaïde?

AL-

A L D A M O N.

J'ai trop vû vos desseins... Oubliez-la, Seigneur

T A N C R E D E.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, & mon persécuteur!

A L D A M O N.

Son père a ce matin signé cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée...

T A N C R E D E.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

A L D A M O N.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. — Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos ayeux.

T A N C R E D E.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros méprise,
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

A L D A M O N.

Seigneur, ce sont les moindres coups,
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

T A N C R E D E.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève, — parle, — hélas!

A L D A M O N.

Elle allait être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lors

Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie ;
 C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos
 vœux,
 L'infidèle Seigneur vous trahissait tous deux.

T A N C R E D E.

Pour qui ?

A L D A M O N.

Pour une main étrangère, ennemie,
 Pour l'oppresser altier de nôtre nation,
 Pour Solamir.

T A N C R E D E.

O Ciel ! ô trop funeste nom !
 Solamir ! . . . dans Bizance il soupira pour elle,
 Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur ;
 Elle n'a pû trahir ses sermens & mon cœur ;
 Tant d'horreur n'entre point dans une ame si
 belle,
 Elle en est incapable.

A L D A M O N.

A regret j'ai parlé :
 Mais ce secret horrible est par tout révélé.

T A N C R E D E.

Ecoute, je connais l'envie & l'imposture :
 Eh ! quel cœur généreux échape à leur injure !
 Proscrit dès mon berceau, nourri dans le mal-
 heur,
 Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvra-
 ge,
 Qui d'états en états ai porté mon courage,
 Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
 De-

Depuis que je suis né, j'ai vû la calomnie
 Exhaler les venins de sa bouche impunie,
 Chez les Républicains, comme à la Cour des
 Rois.

Argire fut longtemps accusé par sa voix;
 Il souffrit comme moi; cher ami, je m'abuse,
 Ou ce monstre odieux régné dans Syracuse.
 Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons,
 Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
 De l'esprit de parti je sçai quelle est la rage;
 L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
 Entrons: je veux la voir, l'entendre, & m'éclairer.

A L D A M O N.

Ah! Seigneur, arrêtez; il faut donc tout vous
 dire,
 On l'arrache des bras du malheureux Argire;
 Elle est aux fers.

T A N C R E D E.

Qu'entends je?

A L D A M O N.

Et l'on va la livrer,
 Dans cette place même, au plus affreux supplice.

T A N C R E D E.

Aménaïde!

A L D A M O N.

Hélas! si c'est une justice,
 Elle est bien odieuse; on ose en murmurer,
 On pleure, mais, Seigneur, on se borne à pleu-
 rer,

D

TAN-

T A N C R E D E .

Aménaïde ! ô cieux ! . . . croi - moi , ce sacrifice ,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas .

A L D A M O N .

Le peuple au tribunal précipite ses pas ;
Il la plaint , il gémit , en la nommant perfide ;
Et d'un cruel spectacle indignement avide ,
Turbulent , curieux avec compassion ,
Il s'agite en tumulte autour de la prison .
Etrange empressement de voir des misérables !
On hate en gémissant ces momens formidables .
Ces portiques , ces lieux que vous voyez dé-
ferts ,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts .
Eloignez - vous , venez .

T A N C R E D E .

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant , les yeux baignés
de pleurs ?
Ses sui vans consternés imitent ses douleurs .

A L D A M O N .

C'est Argire , Seigneur , c'est ce malheureux
père . . .

T A N C R E D E .

Retire - toi , — surtout ne me découvre pas .
Que je le plains !

SCE.

SCENE IV.

*ARGIRE dans un des côtés de la Scène,
TANCREDE sur le devant, ALDAMON
loin de lui dans l'enfoncement.*

A R G I R E.

O Ciel ! avance mon trépas ;
O mort ! vien me fraper, c'est ma seule prière !

T A N C R E D E.

Noble Argire, excusez un de ces Chevaliers
Qui contre le Croissant déployant leur bannié-
re,
Dans de si saints combats vont chercher des
lauriers.

Vous voyez le moins grand de ces dignes guer-
riers.

Je venais, — pardonnez — dans l'état où vous
êtes,

Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrettes.

A R G I R E.

Ah ! vous êtes le seul qui m'osiez consoler,
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon désordre extrê-
me.

A qui parlai-je ? hélas !

T A N C R E D E.

Je suis un étranger,

D 2

Plein

Plein de respect pour vous, touché comme
 vous-même,
 Honteux & frémissant de vous interroger,
 Malheureux comme vous. — Ah! par pitié, —
 de grace,
 Une seconde fois excusez tant d'audace.
 Est-il vrai? — votre fille! — est-il possible? —

A R G I R E.

Hélas !

Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

T A N C R E D E.

Elle est coupable ?

A R G I R E (*avec des soupirs & des pleurs.*)

Elle est ... la honte de son père !

T A N C R E D E.

Votre fille! ... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
 Je pensais, sur le bruit de son nom glorieux,
 Que si la vertu même habitait sur la terre,
 Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.
 Elle est coupable ! ô jour ! ô détestables bords !
 Jours à jamais affreux !

A R G I R E.

Ce que me désespère,
 Ce qui creuse ma tombe, & ce qui chez les
 morts
 Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
 C'est qu'elle aime son crime, & qu'elle est sans
 remords.

Aussi, nul Chevalier ne cherche à la défendre :

Ils

Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel,
Et malgré nôtre usage antique & solennel,
Si vanté dans l'Europe & si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outra-

ge,
Celle qui fut ma fille, à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir,
Ma douleur s'en accroit, ma honte s'en augmen-

te:
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

T A N C R E D E.

Il s'en présentera: gardez-vous d'en douter.

A R G I R E.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flater?

T A N C R E D E.

Il s'en présentera, — non pas pour vôtre fille,
Elle est loin d'y prétendre & de le mériter; —
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour vôtre gloire, & pour vôtre
vertu.

A R G I R E.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flater: — qui combattra?

T A N C R E D E.

Qui? moi,
Moi, dis-je; & si le ciel féconde ma vaillance,

Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,

De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous
envoye.

Mon cœur triste & flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.

Ah! ne puis-je sçavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect & de reconnaissance?

Tout annonce à mes yeux vôtre haute naissance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.



SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE,
Chevaliers, Suite.

ORBASSAN (à Argire.)

L'Etat est en danger, songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis,
Sans doute avertissaient nos cruels ennemis.
So.

Solamir veut tenter le destin des batailles ;
 Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en
 croyez,

Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
 Insupportable, horrible, à nos sens effrayés.

A R G I R E.

Il suffit, Orbassan ; tout l'espoir qui me reste,
 C'est d'aller expirer au milieu des combats.

(montrant Tancrède.)

Ce brave Chevalier y guidera mes pas ;
 Et malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
 Je périrai du moins en servant ma patrie.

O R B A S S A N.

Des sentimens si grands sont bien dignes de vous.
 Allez, aux Musulmans portez vos derniers coups.
 Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare.
 Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare ;
 On approche.

A R G I R E.

Ah ! grand Dieu.

O R B A S S A N.

Les regards paternels
 Doivent se détourner de ces momens cruels.
 Ma place me retient, & mon devoir sévère
 Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire ;
 L'inexorable loi ne sçait rien ménager :
 Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger.
 Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère,
 Qui peut vous retenir ? & qui peut vous forcer
 A voir couler le sang que la loi va verser ?
 On vient, éloignez-vous.

TANCREDE (à Argire.)

Non, demeurez mon père.

ORBASSAN.

Eh qui donc êtes - vous ?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur ;
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

SCENE VI.

*La Scène s'ouvre, on voit AMENAIDE
au milieu des Gardes ; les Chevaliers , le
Peuple remplissent la place.*

ARGIRE (à Tancrede.)

Généreux inconnu, daignez me soutenir ;
Cachez - moi ces objets, — c'est ma fille elle-
même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois !

AMENAIDE.

O justice suprême !
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équita-
ble.
Des profanes humains la foule impitoyable
Par-

Parle & juge en aveugle, & condamne au hazard.
Chevaliers, Citoyens, vous qui tous avez
part

Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie.
Que ce ciel qui m'entend, juge entre vous &
moi.

Organes odieux d'un jugement inique,
Qui, je vous outrageais, j'ai trahi vôtre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Qui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux.
J'offensais Orbastan, qui fier & rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est dûe à mon offense,
Frappez; mais écoutez; sachez tout mon mal-
heur.

Qui va répondre à Dieu, parle aux hommes
sans peur.

Et vous, mon père, & vous, témoins de mon
suplice,

Qui ne deviez pas l'être, & de qui la justice

(appercevant Tanorède.)

Aurait pu... Ciel! ô ciel! qui vois je à ses côtés?
Est-ce lui?... je me meurs.

(elle tombe évanouie entre les gardes.)

T A N C R E D E.

Ah! ma seule présence,
Est pour elle un reproche! il n'importe, — ar-
rêtez,

Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense;

D 5

Je

Je suis son Chevalier. Ce père infortuné,
 Prêt à mourir comme elle, & non moins con-
 damné,
 Daigne avouer mon bras, propice à l'innocence.
 Que la seule valeur rende ici des arrêts,
 Des dignes Chevaliers, c'est le plus beau parta-
 ge.

Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
 Que les juges du camp fassent tous les apprêts. —
 Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
 Viens mourir de mes mains, ou m'arracher la vie.
 Tes exploits & ton nom ne sont pas sans éclat;
 Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
 Je jette devant toi le gage du combat.

(il jette son gantelet sur la Scène)

L'oses-tu relever ?

O R B A S S A N.

Ton arrogance insigne,
 Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur:
*(Il fait signe à son Ecuyer de ramasser le gage de ba-
 taille.)*

Je le fais à moi-même, & consultant mon cœur,
 Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
 Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
 Et daigner te punir de m'oser défier.

Quel est ton rang, ton nom ? ce simple bouclier
 Semble nous annoncer peu de marques de gloi-
 re.

T A N C R E D E.

Peut-être il en aura des mains de la victoire,
 Pour mon nom, je le tais, & tel est mon dessein;
 Mais

Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

O R B A S S A N.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière,
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sçachez, Compagnons, qu'en quittant
la carrière,
Je marche à vôtre tête, & je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable,
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

T A N C R E D E.

Viens : & vous, Chevaliers, j'espère qu'au-
jourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.



S C E N E VII.

ARGIRE sur le devant. AMENAÏDE au fond, à qui l'on a ôté les fers.

A M E N A I D E (*revenant à elle.*)

Ciel! que deviendra-t-il? si l'on sçait sa nais-
sance,
Il est perdu.

A R G I R E.

Ma fille. . . .

A M E N A I D E *appuyée sur Fanis, & se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous

Vous m'avez condamnée.

A R G I R E.

O destins en courroux !

Voulez-vous, ô mon Dieu ! qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence ?
Quels bienfaits à mes yeux daignerez-vous ac-
corder ?

Est-ce justice ou grace ? Ah ! je tremble & j'espè-
re.

Qu'as-tu fait ? & comment dois-je te regarder ?
Avec quels yeux, hélas !

A M E N A I D E.

Avec les yeux d'un père. —

Vôtre fille est encor au bord de son tombeau.
Je ne sçai si le ciel me sera favorable.

Rien n'est changé : je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inalté-
rable.

Mais si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux ;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante,
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cause est si belle, — & qu'on ne connaît
pas.

A R G I R E.

Vien ; mes tremblantes mains rassureront tes
pas.

Ciel ! de son défenseur favorisez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas.

Fin du troisième Acte.

Nous perdons nôtre appui, mais vous le rem-
placez ;
Rendez - nous le héros que vous nous ravissez ;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient néces-
saire.

Solamir vous attend.

T A N C R E D E.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole ; & Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat ;
Je le hais plus que vous — mais quoi qu'il en
puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

C A T A N E.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance.
Attendez tout aussi de la reconnoissance
Que devra Syracuse à vôtre illustre bras.

T A N C R E D E.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, Seigneurs, & cette triste en-
ceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je peux vous servir, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra ; c'est-là tout mon espoir.

L O R E D A N.

C'est celui de l'Etat ; déjà le temps nous presse,
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la

A la victoire; & vous qui l'allez partager,
 Vous serez averti quand il faudra vous rendre
 Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surpren-
 dre.

Dans le sang Musulman tout prêts à nous plon-
 ger,

Tout autre sentiment nous doit être étranger;
 Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.

TANCREDE.

Qu'elle en soit digne, ou non, je lui donne ma
 vie.

(Les Chevaliers sortent.)

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

ILs ne connaissent pas quel trait evenimé
 Est caché dans ce cœur trop noble & trop char-
 mé.

Mais malgré vos douleurs, & malgré vôtre ou-
 trage,

Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
 De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
 Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
 Et de lui présenter de vos mains triomphantes,
 D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TAN-

TANCREDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh! quoi, pour la servir vous cherchiez le tré-
pas.

Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite.
Mais pour ce crime enfin vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai; je l'ai dû,
Je n'ai pû, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort, ni son ignominie.
Et l'eussai-je aimé moins, comment l'abandon-
ner?J'ai dû sauver ses jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, & que Tancrede expire,
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle de-
chire...A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure;
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?

A la

A la proscription vos jours furent livrés,
 Sa loi vous presécute & l'amour vous outrage,
 Eh bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage.
 Je vous suis aux combats, je vous suis pour ja-
 mais,

Loin de ces murs affreux trop souillés de forfaits.

T A N C R E D E.

Quel charme dans son crime à mes esprits rap-
 pelle

L'image des vertus que je crus voir en elle!

Toi qui me fais descendre avec tant de tour-
 ment,

Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
 Odieuse, coupable... & peut-être adorée!

Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment,
 Ah s'il était possible, ah! si tu pouvais être

Ce que mes yeux trompés t'ont vû toujours pa-
 raître!

Non ce n'est qu'en mourant que je peux l'oublier,
 Ma faiblesse est affreuse: — il la faut expier.

Ah! mourons s'il se peut sans nous occuper d'elle.

A L D A M O N.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle;
 L'Univers, disiez-vous, au mensonge est livré.
 La calomnie y règne.

T A N C R E D E.

Ah! tout est avéré.

Tout est approfondi dans cet affreux mystère;
 Solamir en ces lieux adora ses attraits,

Il demanda sa main pour le prix de la paix :
 Hélas l'eut-il osé, s'il n'avait pas sçu plaire !
 Ils sont d'intelligence. En vain j'ai crû mon cœur.
 En vain j'avais douté ! je dois en croire un père.
 Le père le plus tendre est son accusateur ;
 Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;
 Enfin mes yeux l'ont vû ce billet plein d'horreur,
Puissiez-vous vivre en maître aux murs de Syracuse,
Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur !
 Mon malheur est certain.

A L D A M O N.

Que ce grand cœur l'oublie ;
 Qu'il dédaigne une ingrâte à ce point avilie.

T A N C R E D E.

Et pour comble d'horreur elle a crû s'honorer,
 Au plus grand des humains elle a crû se livrer !
 Que cette idée encor m'accable & m'humilie !
 L'Arabe impérieux domine en Italie !
 Et le sexe imprudent que tant d'éclat séduit,
 Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
 Frappé de ce respect que des vainqueurs imprimant,
 Se livre par faiblesse aux maîtres qui l'oppriment !
 Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
 Qui vivons à ses piés, & qui mourons pour lui !
 Ma fierté suffirait dans une telle injure,
 Pour détester ma vie, & pour fuir la parjure.

SCE-

 SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs Chevaliers.

CATANE.

NOs Chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux :
Je vous suis, c'en est fait.

 SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAIDE (*arrivant avec précipitation.*)

O Mon Dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrede la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser; & mon malheureux
père

A vos piés comme moi va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober vôtre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras : — mais ne puis-je, Sei-
gneur,

Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur!
Je n'ose vous nommer, — & vous baissez la
vuë. —

Ne puis-je vous revoir en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient
le jour!

Vous êtes consterné, — mon ame est confonduë;
Je crains de vous parler; — quelle contrainte
hélas!

Vous détournez les yeux, — vous ne m'écoutez
pas.

TANCREDE (*d'une voix entrecoupée.*)
Retournez, — consolez ce vieillard que j'honore,
D'autres soins plus pressans me rappellent enco-
re;

Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon de-
voir,

J'en ai reçu le prix, — je n'ai point d'autre espoir;
Trop de reconnoissance est un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage, — & le vôtre est le
maître

De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... & moi je vai chercher la mort.



S C E N E V.
AMENAIDE, FANIE.
A M E N A I D E.

V Eillai-je? & du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?

Ce

Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
 Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie!
 Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
 Plus affreux que les loix qui m'avaient condam-
 née.

F A N I E.

L'un & l'autre est horrible à mon ame étonnée.

A M E N A I D E.

Est-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
 As-tu vû sa froideur altière, avilissante,
 Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
 Fanie, avec horreur, il voyait son amante!
 Il m'arrache à la mort, & c'est pour m'immoler!
 Qu'ai-je donc fait, Tancrède, ai-je pû vous dé-
 plaire?

F A N I E.

Il est vrai que son front respirait la colère.
 Sa voix entrecoupée affectait des froideurs.
 Il détournait les yeux; mais il cachait ses pleurs.

A M E N A I D E.

Il me rebute, il suit, me renonce & m'outrage!
 Quel changement affreux a formé cet orage?
 Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
 De qui dans l'Univers peut-il être jaloux?
 Oui, je lui dois la vie, & c'est toute ma gloire;
 Seul objet de mes vœux il est mon seul appui.
 Je mourais, je le sçai, sans lui, sans sa victoire.
 Mais s'il sauva mes jours, je les perdais pour lui.

F A N I E.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne;
 Même en s'en défiant, on lui résiste à peine;

Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
 Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
 L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
 Tout parlait contre vous, jusqu'à votre silence,
 Ce silence si fier, si grand, si généreux,
 Qui dérobait Tancrède à l'injuste vengeance
 De vos communs tyrans armés contre vous
 deux.

Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux?
 Le préjugé l'emporte; & l'on croit l'apparence.

A M E N A I D E.

Lui me croire coupable!

F A N I E.

Ah! s'il peut s'abuser,

Excusez un amant,

A M E N A I D E (*reprenant sa fierté & ses forces.*)
 Rien ne peut l'excuser.

— Quand l'Univers entier m'accuserait d'un
 crime,

Sur son jugement seul un grand homme appuyé,
 A l'Univers séduit oppose son estime.

Il aura donc pour moi combattu par pitié!

Cet opprobre est affreux, & j'en suis accablée.

Hélas mourant pour lui, je mourais consolée!

Et c'est lui qui m'outrage & m'ose soupçonner!

C'en est fait; je ne veux jamais lui pardonner.

Ses bienfaits sont toujours présens à ma pensée;

Ils resteront gravés dans mon ame offensée:

Mais s'il a pu me croire indigne de sa foi,

C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.

Ah!

Ah! de tous mes affronts, c'est le plus grand
peut-être.

F A N I E.

Mais il ne connaît pas....

A M E N A I D E.

Il devait me connaître;

Il devait respecter un cœur tel que le mien;

Il devait présumer qu'il était impossible

Que jamais je trahisse un si noble lien.

Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;

Ce cœur était en tout aussi grand que le sien,

Moins soupçonneux sans doute, & surtout plus
sensible.

Je renonce à Tancrède, au reste des mortels,

Ils sont faux ou méchans, ils sont faibles, cruels:

Ou trompeurs, ou trompés; & ma douleur
profonde,

En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.



S C E N E VI.

ARGIRE, AMENAIDE, Suite.

ARGIRE (*soutenu par ses Ecuvers.*)

MES amis, avancez, sans plaindre mes tour-
mens,

On va combattre, allons, guidez mes pas trem-
blans.

Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?

Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

A M E N A I D E (*plongée dans sa douleur, appuyée
d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié
vers son père.*)

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejetton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus inju-
ste!

En un mot c'est Tancrède.

A R G I R E.

O ciel! que m'as-tu dit?

A M E N A I D E.

Ce que ne peut chercher la douleur qui m'éga-
re,

Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

A R G I R E.

Lui! Tancrède!

A M E N A I D E.

Et quel autre eût été mon appui?

A R G I R E.

Tancrede qu'opprima nôtre Sénat barbare?

A M E N A I D E.

Oui, lui-même.

A R G I R E.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui
Nous lui ravissons tout, biens, dignité, patrie,

Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
 O Juges malheureux! qui dans nos faibles mains,
 Tenons aveuglement le glaive & la balance,
 Combien nos jugemens sont injustes & vains!
 Et combien nous égare une fausse prudence!
 Que nous étions ingrats! que nous étions ty-
 rans!

A M E N A I D E.

Je peux me plaindre à vous, je le sçai, — mais,
 mon père,
 Votre vertu se fait des reproches si grands,
 Que mon cœur désolé tremble de vous en faire.
 Je les dois à Tancrede.

A R G I R E.

A lui par qui je vis?
 A qui je dois tes jours?

A M E N A I D E.

Ils sont trop avilis.
 Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'es-
 père.
 Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté;
 Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
 Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie.
 Venez, que vôtre voix parle & me justifie.

A R G I R E.

Sans doute, je le dois.

A M E N A I D E.

Je vole sur vos pas.

A R G I R E.

Demeure.

A M E N A I D E.

Moi rester! je vous suis aux combats.
 J'ai vû la mort de près & je l'ai vûe horrible;
 Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien
 moins terrible
 Qu'à l'indigne échaffaut où vous me conduisiez.
 Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez;
 J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me
 les donne,
 Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

A R G I R E.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
 J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
 Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
 Crains les égaremens de ton ame éperdue,
 Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres
 climats,
 Où le sexe élevé loin d'une triste gêne,
 Marche avec les héros & s'en distingue à peine;
 Et nos mœurs & nos loix ne le permettent pas.

A M E N A I D E.

Quelles loix, quelles mœurs, indignes & cruelles!
 Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles,
 Sachez que dans ce jour d'injustice & d'horreur,
 Je n'écoute plus rien que la voix de mon cœur.
 Quoi ces affreuses loix dont le poid vous opprime,
 Auront pris dans vos bras vôtre sang pour victime!

Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Vôtre fille ait paru dans d'infâmes liens.

Et ne permettront pas qu'aux champs de la vi-
ctoire

J'accompagne mon père & défende ma gloire ?
Et le sexe en ces lieux conduit aux échafauts,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bour-
reaux !

L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissiez, mon père, ah ! vous deviez
frémir,

Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend vôtre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

A R G I R E.

Va, c'est trop accabler un père déplorable ;
N'abuse point du droit de me trouver coupable,
Je le suis, je le sens, je me suis condamné.
Ménage ma douleur, & si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vai joindre Tancrede ; & tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCE.


 ACTE V.

SCENE I.

Les Chevaliers & leurs Ecuyers, *l'épée à la main.* Des Soldats *portant des trophées.*
Le Peuple *dans le fond.*

L O R E D A N.

Allez & préparez les chantes de la victoire,
Peuple, au Dieu des combats prodiguez vôtre
encens ;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la
gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuis-
sants.
Il a brisé les traits, il a rompu les pièges,
Dont nous environnaient ces brigands sacrilé-
ges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez vos tro-
phées,
Et foulant à vos piés leurs fureurs étouffées,
Des trésors du Croissant ornez nos saints autels ;
Que l'Espagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Egypte terrassée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se dé-
fendre,
Contre ces fiers tyrans l'effroi de l'Univers.
C'est

C'est à nous maintenant de consoler Argire.
 Que le bonheur public appaise ses douleurs ;
 Pussions-nous voir en lui, malgré tous ses mal-
 heurs,

L'homme d'Etat heureux quand le père soupire !
 Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
 A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
 Avec nos Chevaliers n'est-il point revenu ?
 Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes ?
 Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux ?
 Nous sommes assez grands pour être sans envie.
 Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie ?

(à Catane.)

Seigneur, il a longtemps combattu près de vous ;
 D'où vient qu'ayant voulu courir nôtre fortune.
 Il ne partage point l'allégresse commune ?

C A T A N E.

Apprenez-en la cause, & daignez m'écouter.
 Quand du chemin d'Etna vous fermiez le pas-
 sage,

Placé loin de vos yeux j'étais vers le rivage,
 Ou nos fiers ennemis osaient nous résister,
 Je l'ai vû courir seul & se précipiter.
 Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
 Inaltérable & calme au milieu du carnage,
 Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur,
 Un désespoir affreux égarait sa valeur ;
 Sa voix entrecoupée & son regard farouche
 Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
 Il appelait souvent Solamir à grands cris ;
 Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche ;

Il la nommait parjure, & malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vû tomber des
pleurs;

Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédaît à nos coups, & sur-tout à son bras.
Nous revenions vers vous conduits par la vi-
ctoire.

Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
Il l'embrasse, il lui parle, & loin de nous s'é-
lance

Aussi rapidement qu'il avait combattu.

C'est pour jamais, dit-il: ces mots nous laissent
croire

Que ce grand Chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.

Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.

Mais dans le même instant je vois Aménaïde,

Je la vois éperdue au milieu des soldats,

La mort dans les regards, pâle, défigurée;

Elle appelle Tancrede, elle vole égarée;

Son père en gémissant suit à peine ses pas.

Il ramène avec vous Aménaïde en larmes;

C'est Tancrede, dit-il, ce héros dont les armes

Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,

Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde,

C'est lui que ce matin d'une commune voix

Nous déclarions rebelle, & nous nommions per-

fide,

C'est

C'est ce même Tancredi exilé par nos loix.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reste?

L O R E D A N.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible & funeste;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite,
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCENE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAÏDE
dans l'enfoncement soutenue par ses
femmes.

ARGIRE (*arrivant avec précipitation.*)

IL les faut secourir, il les faut délivrer,
Tancredi est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancredi s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis:
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancredi à ma fille innocente.

L O R E D A N.

C'est nous en dire trop; le temps est cher, vo-
lons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCE

S C E N E III.

ARGIRE, AMENAÏDE.

A R G I R E.

O Ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore,
 Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
 L'heureux Libérateur qui nous a tous vengés!

(*Aménaïde entre.*)

Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit
 renaître;

J'ai causé tes malheurs; je les ai partagés,

Je les termine enfin; Tancrède va paraître.

Ne puis-je consoler tes esprits affligés?

A M E N A Ï D E.

Je me consolerais quand je verrai Tancrède,
 Quand ce fatal objet le l'horreur qui m'obsède,
 Aura plus de justice & sera sans danger.

Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'ou-
 trager,

Et lorsque ses remords expiront mes injures.

A R G I R E.

Je ressens ton état: sans doute il doit t'aigrir.

On n'essuya jamais des épreuves plus dures;

Je sçai ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessu-
 res

Dont un cœur généreux peut rarement guérir.

La cicatrice en reste ; il est vrai. Mais, ma fille,
 Nous avons vû Tancrede en ces lieux abhorré,
 Apprends qu'il est cheri glorieux, honoré,
 Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
 Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
 Par l'excès de sa gloire & de tant de services,
 L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices ;
 Le vulgaire est content s'il remplit son devoir.
 Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
 Aille au-delà du terme & de nôtre espérance.
 C'est ce que fait Tancrede, — il passe nôtre
 espoir.

Il te verra constante, il te fera fidèle ;
 Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit.
 Tancrede va sortir de son erreur cruelle.
 Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
 Il ne faudra qu'un mot.

A M E N A I D E.

Et ce mot n'est pas dit.

Que m'importe, à présent ce peuple & son ou-
 trage,

Et sa faveur crédule & sa pitié volage,
 Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
 D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renom-
 mée.

Sachez que vôtre fille aime mieux le trépas
 Que de vivre un moment sans en être estimée.
 Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
 Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
 Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;
 Sa dernière prière a beni nos tendresses ;

Elle

Elle joignit nos mains qui fermèrent ses yeux ;
 Nous jurames par elle à la face des Cieux ,
 Par ses Manes , par vous, vous trop malheureux
 De nous aimer en vous , d'être unis pour vous
 père ,
 De former nos liens dans vos bras paternels.
 Seigneur , les échaffauts ont été nos autels.
 Mon amant , mon époux cherche un trépas fu-
 neste ,
 Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
 Voilà mon fort.

A R G I R E.

Eh bien ! ce sort est réparé,
 Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

A M E N A I D E.

Je crains tout.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

F A N I E.

Partagez l'allégresse publique,
 Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
 Tancrede a combattu : Tancrede a dissipé
 Le reste d'une armée au carnage échapé ;
 Solamir est tombé sous cette main terrible,
 Victime dévouée à nôtre Etat vengé,

Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
 Sur-tout à vôtre nom qu'on avait outragé.
 La prompte renommée en répand la nouvelle;
 Ce peuple yvre de joye, & volant après lui,
 Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
 Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
 Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avait suivi;
 C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
 Lui seul a partagé ses exploits incroyables.
 Et quand nos Chevaliers dans un danger si grand,
 Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
 Tancrede avait tout fait ; il était triomphant.
 Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
 On l'élève au-dessus des héros de la France,
 Des Rolands, des Lysois dont il est descendu.
 Venez voir mille mains couronner sa vertu.
 Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
 Que vous avez de lui trop longtemps attendu.
 Tout vous rit, tout vous sert, tout venge vôtre outrage ;
 Et Tancrede à vos vœux est pour jamais rendu.

A M E N A I D E.

Ah! je respire enfin ; mon cœur connaît la joye.
 Ah! mon père, adorons le Ciel qui me renvoye,
 Par ces coups innouïs, tout ce que j'ai perdu.
 De combien de tourmens sa bonté me délivre!
 Ce n'est qu'en ce moment que je commence à
 vivre.

Mon bonheur est au comble, hélas! il m'est
 bien dû.

Je

Je veux tout oublier , pardonnez-moi mes plain-
tes ,
Mes reproches amers , & mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrede, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses piés, il va tomber aux miens.

A R G I R E.

Oui, le Ciel pour jamais daigne effuyer nos lar-
mes!

Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrede & sécondait ses ar-
mes;

C'est lui, c'est ce guerrier, si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.

Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec
peine?

Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.



S C E N E V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON,
FANIE.

A M E N A I D E.

Parlez, cher Aldamon, Tancrede est donc
vainqueur?

A L D A M O N.

Sans doute, il l'est, Madame.

A M E N A I D E.

A ces champs d'allégresse,

A ces voix que j'entends , il s'avance en ces lieux ?

A L D A M O N .

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

A M E N A I D E .

Qu'entends-je ? Ah malheureuse !

A L D A M O N .

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

A M E N A I D E .

Il est mort !

A L D A M O N .

La lumière éclaire encor ses yeux ,
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle ;
Je vous apporte ici de funestes adieux .
Cette lettre fatale , & de son sang tracée ,
Doit vous apprendre , hélas ! sa dernière pensée .
Je m'accquitte en tremblant de cet affreux devoir.

A R G I R E .

O jour de l'infortune ! ô jour du désespoir !

A M E N A I D E (*revenant à elle.*)

Donnez - moi mon arrêt , il me défend de vivre ;
Il m'est cher . . . ô Tancrede ! ô maître de mon fort !

Ton ordre quel qu'il soit est l'ordre de te suivre ;
J'obéirai . . . donnez vôtre lettre , & la mort.

AL.

A L D A M O N.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

A M E N A I D E.

O mes yeux ! lirez-vous ce sanglant caractère !
Le pourrai-je ? il le faut, — c'est mon dernier effort.

(elle lit.)

Je ne pouvais survivre à vôtre perfidie ;
Je meurs dans les combats, mais je meurs par
vos coups.

J'aurais voulu, cruelle, en m'exposant pour
vous,

Vous avoir conservé & la gloire & la vie.

Eh bien, mon père ! *(elle se rejette dans les bras
de Fanie.)*

A R G I R E.

Enfin, les destins déformais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir & sans crainte.

Son état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
Que dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'Univers à respecter ton nom.

A M E N A I D E.

Eh ! que fait l'Univers à ma douleur profonde ?

Que me fait ma patrie & le reste du monde?
Tancredi meurt.

A R G I R E.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

A M E N A I D E.

Tancredi meurt, ô ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause, — ah! devant qu'il expi-
re,...

Que voi-je! mes tyrans!



SCENE DERNIERE.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AME-
NAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDA-
MON, TANCREDE dans le fond
porté par des soldats.

L O R E D A N.

O Malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave Chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours expressés ont suspendu les flots;
Cet.

Cette ame qu'enflammait un courage intrépide,
 Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde ;
 Il la nomme ; les pleurs coulent de tous les yeux,
 Et d'un juste remord je ne puis me défendre.

(Pendant qu'il parle on approche lentement Tan-
 crède vers Aménaïde , presque évanouïe entre les
 bras de ses femmes ; elle se débarrasse précipita-
 ment des femmes qui la soutiennent , & se re-
 tournant avec horreur vers Lorédan , dit :)

Barbare, laisse-là ton remord odieux :

(puis courant à Tancrede & se jettant à ses pieds.)

Tancrede , cher amant, trop cruel & trop ten-
 dre,

Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'en-
 tendre ?

Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir ?

Hélas! reconnais moi , connais mon désespoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton
 épouse ,

C'est-là le seul honneur dont mon ame est ja-
 louse.

Ce nom sacré m'est dû ; tu me l'avais promis ;

Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.

Honore d'un regard ton épouse fidelle.

(il la regarde.)

— C'est donc là le dernier que tu jettes sur el-
 le! —

De ton cœur généreux son cœur est-il haï ?

Peux-tu me soupçonner ?

TANCREDE (*se soulevant un peu.*)

Ah! vous m'aviez trahi!

A M E N A I D E.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE (*se jettant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrède, puis se relevant.*)

Hélas! ma fille infortunée,

Pour t'avoir trop aimé fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.

Nous fumes tous cruels, envers elle, envers
toi.

Nos loix, nos Chevaliers, un Tribunal auguste;
Nous avons failli tous; elle seule était juste.

Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime;
me;

Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

T A N C R E D E.

Aménaïde! — ô ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

A M E N A I D E.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as scû tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer;
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE (*en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*)

Vous m'aimez! ô bonheur plus grand que mes
revers!

Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.

J'ai

J'ai mérité la mort, j'ai crû la calomnie.
 Ma vie était horrible! hélas! & je la perds,
 Quand un mot de ta bouche allait la rendre heu-
 reuse.

A M É N A I D E.

Ce n'est donc, juste Dieu! que dans cette heu-
 re affreuse,

Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pû lui parler!
 Ah! Tancrede!

T A N C R E D E.

Vos pleurs devraient me consoler.
 Mais il faut vous quitter, ma mort est doulou-
 reuse!

Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-
 moi.

Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
 Voilà de nos soupçons la victime innocente.
 A sa tremblante main joignez ma main sanglante.
 Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
 Soyez mon père.

A R G I R E *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
 Vivre encor adoré d'une épouse chérie!

T A N C R E D E.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie,
 J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
 De toutes deux aimé, — j'ai rempli tous mes
 vœux. —

Ma chère Aménaïde! —

AME-

A M E N A I D E.

Eh bien!

T A N C R È D E.

Gardez de suivre.

Ce malheureux amant, — & jurez - moi de vi-
vre....*(il retombe.)*

C A T A N E.

Il expire, ... & nos cœurs de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard....AMENAIDE *(se jettant sur le corps de Tancredi.)*Il meurt, & vous pleurez...
Vous cruels, vous tyrans qui lui coûtez la vie!*(elle se relève & marche.)*Que l'enfer engloutisse & vous & ma patrie!
Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits,
D'égorger l'innocence avec le fer des loix.Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglans écrasés par la fou-
dre!*(elle se rejette sur le corps de Tancredi.)*Tancredi, cher Tancredi! *(elle se relève en fureur.)*

il meurt, & vous vivez?

Vous vivez, je le suis, — je l'entends, il m'appel-
le, —

Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.

Je vous laisse aux tourmens qui vous sont ré-
servés.*(elle tombe dans les bras de Fanie.)*

AR.

A R G I R E.

Ah, ma fille!

AMENAIDE (*égarée & le repoussant.*)

Arrêtez, — vous n'êtes point mon père;
 Votre cœur n'en eut point le sacré caractère.
 Vous fûtes leur complice; — Ah! pardonnez,
 hélas!

Je meurs en vous aimant, — j'expire entre tes
 bras,

Cher Tancrède.

(elle tombe à côté de lui.)

A R G I R E.

O! ma fille! ô ma chère Fanie!
 Qu'avant ma mort hélas! on la rende à la vie,

F I N.



